



MY BOX FILMS PRÉSENTE

VERMINES

UN FILM DE SÉBASTIEN VANIČEK

LE 27 DÉCEMBRE AU CINÉMA

IMAGE : SCOPE 2.39 • SON : 5.1 • DURÉE : 1H45

DISTRIBUTION

TANDEM

98, rue du Faubourg Poissonnière - 75010 Paris
Tél. : 01 40 38 90 53
bonjour@tandemfilms.fr
www.tandemfilms.fr

RELATIONS PRESSE

LA PETITE BOITE

Leslie Ricci & Audrey Le Pennec
leslie@la-petiteboite.com
audrey@la-petiteboite.com

E-RP

DÉJÀ LE WEB

Jérôme Barcessat & Marion Seguis
jerome@agencedeja.com
marion@agencedeja.com

A group of five people, three men and two women, are looking out from a window at night. They have serious, concerned expressions. The scene is dimly lit with a greenish tint, suggesting a tense or dangerous situation. The window frame is visible, and the background outside is dark with some faint light patterns.

SYNOPSIS

Face à une invasion d'araignées,
les habitants d'un immeuble vont devoir survivre.



ENTRETIEN AVEC

SEBASTIEN VANICEK

En quoi ce premier long-métrage est-il l'accomplissement de tout un parcours artistique ?

Si l'écriture et le financement de *Vermine* ont été très rapides, j'ai une quinzaine d'années de courts métrages derrière moi, tournés avec mes amis et des caméscopes ou des caméras qu'on pouvait trouver sur des plateaux, à gauche, à droite... Il y a eu des tournants déterminants comme ma rencontre avec Etienne Ement, un producteur désormais ami qui avait créé une association d'artistes dans le 93 et avec qui j'ai développé un court métrage appelé *Mayday*. Une carte postale visuelle et sonore dont l'objectif était surtout de bousculer et marquer les gens. Grâce à ce film, présenté en 2015, j'ai été sélectionné dans de nombreux festivals, j'ai remporté des prix...

En 2018, il y a eu une étape cruciale, un court-métrage mettant en scène une chienne contrainte par son maître d'aller combattre dans des arènes, et dont l'esthétique annonce celle de *Vermine* : *Crocs*.

La production a été un peu plus importante, j'ai pu obtenir des financements. Pour gagner ma vie, je travaillais jusque-là à Disneyland Paris, et mes supérieurs m'ont soutenu, ont arrangé mes horaires pour que je puisse tourner et post-produire *Crocs*. Après ce film j'ai néanmoins décidé de quitter ce travail pour me consacrer pleinement au cinéma. En 2020, j'ai créé Lourd Métrage pour réunir mes amis de longue date avec qui j'ai tant tourné. J'ai rencontré Jérôme Niel avec qui nous

nous sommes très vite mis au travail sur de nouveaux projets. Le producteur Harry Tordjman, qui m'avait remis un prix lors d'un festival en 2013, a été emballé par non seulement le pitch de *Vermine* mais aussi la puissance du propos. Il m'a présenté à Netflix qui nous a également suivi : pour eux, le film devait avoir une vie en salles avant d'être diffusé sur leur plateforme.

Comment vous est venue l'idée de cette araignée qui s'échappe de la chambre d'une cité de banlieue, provoquant une invasion d'araignées de plus en plus imposantes (et terrifiantes) ?

Au cours d'un trajet en voiture après une session d'écriture en province, j'ai pris conscience que si j'avais traité beaucoup de thématiques dans mes projets, je n'avais pas étanché une soif d'aborder un propos plus personnel. J'ai repensé à ces années de galère, à réaliser des courts que l'on ne voyait pas car il me manquait les contacts, les bonnes adresses. Ce sentiment de ne pas aller où l'on souhaite. Ce que les médias appellent le « syndrome du banlieusard » existe et je l'ai vécu. J'ai élargi ma réflexion autour du délit de faciès, sujet qui me touche beaucoup, et qui s'est incarné avec l'image de l'araignée. Elle existe et se balade un peu partout chez nous, mais on ne veut pas la voir donc on l'écrase immédiatement. La symbolique de la xénophobie, de l'intolérance, elle était là. Tout le monde étant traité comme de la vermine dans ce parallèle métaphorique, le titre s'est imposé très vite.

Pourquoi avoir décidé de traiter ces sujets en reprenant les codes d'un film de genre ?

Même si j'adore ça, je ne suis pas spécialement prédisposé au film d'horreur. Mais une invasion d'araignées dans un HLM peuplé d'habitants qui essaient de s'en sortir, c'est déjà divertissant, et il y avait en plus une dimension politique à explorer. Nous nous sommes plongés dans l'écriture avec Florent Bernard et nous avons eu très vite notre personnage principal, notre problématique, nos trois actes. J'avais à cœur de montrer la banlieue dans laquelle j'ai grandi, à Noisy-le-Grand, en Seine-Saint-Denis. C'est-à-dire un microcosme très positif, où les gens se connaissent, s'aident, s'apprécient, sont polis. Comme partout, il y a des familles dysfonctionnelles, des gens qui tournent mal, mais dans l'ensemble, les choses roulent. Cela, je ne l'avais pas encore vu sur grand écran. Soit c'était la banlieue drama, avec trafic de drogues et tutti quanti, soit la comédie potache et souvent caricaturale.

Mais cet immeuble des arènes Picasso, à Noisy-Le-Grand, que vous connaissez bien, est pourtant voué à l'effondrement...

Il s'agissait de satisfaire le spectateur concernant l'éradication de ces araignées – qui, pourtant, à la lumière du jour, ne sont pas dangereuses – et de traduire la manière dont sont traités les problèmes de la banlieue. Lorsque l'immeuble s'écroule, un panneau indique que d'autres vont être construits, plus beaux, plus modernes. . . La boîte est plus belle, mais on y enferme à nouveau les mêmes problèmes. Détruire et reconstruire ne résout pas tout.

Les dernières scènes témoignent d'une sérénité face à l'araignée qu'il suffit juste de comprendre pour ne pas être attaqué, n'est-ce pas ?

Exactement. Après toute cette violence du danger incarné par les araignées, il fallait filmer ce face à face comme un duel de western. De Kaleb ou de l'araignée, on se demande qui va tirer en premier. Mais ce qui pousse à tirer, c'est la peur de celui qu'on a en face. Or, le premier a compris que la seconde ne représentait pas de danger si on la laissait partir dans l'obscurité. La plupart des personnages du film ont du mal à communiquer les uns avec les autres car ils ne s'écoutent pas. Et face à quelque chose qui nous est étranger, du point de vue étymologique du terme, on a tendance à être violent. C'est ce qui se passe, dans *Vermine*, entre deux amis qui ont arrêté de se parler bêtement. Entre un frère et une sœur qui ne parviennent pas à faire leur deuil ensemble. Entre les jeunes et les policiers.

À ce propos, si *Vermine* pointe du doigt les violences policières, il refuse le manichéisme.

Au même titre que je voulais éviter les clichés du film de banlieue, je voulais éviter les clichés du film anti-flic qui à mon sens mettent de l'huile sur le feu et attisent la violence. Le personnage du commissaire sert à humaniser la figure robotique du policier, on le voit douter, faire des erreurs, être dépassé par les événements, mais, surtout, se plier à l'institution qui peut peser sur lui.

***Vermine* est aussi un récit d'apprentissage, celui de Kaleb...**

On fait la connaissance d'un orphelin délaissé, qui pense s'en sortir seul et qui fait le choix de s'isoler. La vie l'a brisé et, dans sa chambre d'enfant, il se sent en sécurité. Mais Kaleb va devoir comprendre qu'en fermant sa porte aux mauvaises choses, il empêche les bonnes d'arriver. Devenir adulte c'est s'ouvrir, endosser des responsabilités et savoir communiquer pour pouvoir, enfin, prétendre à un autre destin.

En cela, il n'évolue pas seul, puisqu'un groupe se constitue assez vite autour de lui : sa sœur Manon, son ami Mathis, son ancien meilleur ami Jordy, la petite amie de celui-ci, Lila. La bande, c'était un moteur narratif ?

Absolument. Cet effet de bande s'inscrit dans la tradition du survival movie avec un groupe qui s'arme et se protège de la menace extérieure. Chacun de ses membres a le droit à sa scène dans le film, ce qui le rend d'autant plus divertissant. C'était crucial, cet aspect collectif ! Parce qu'il fallait beaucoup de points de vue différents pour faire passer le message de *Vermine*. Lors des projections en festival, j'ai remarqué que chaque spectateur s'identifiait à un personnage différent. Leurs relations et conflits ciblent des zones précises dans le public, celle entre Kaleb et Jordy, par exemple, pointe du doigt les occasions manquées, et si un spectateur sort de la salle de cinéma et va voir son pote en lui disant : « *Bon, faut qu'on se parle* », j'en serais très heureux.

Cette bande bénéficie d'un casting impeccable.

On a vraiment fait le tour de l'Île-de-France, et le choix a été arrêté non pas au moment du casting, mais lors de séances de travail. L'important était que le feeling passe avec le reste de l'équipe, que les personnalités se complètent. Cette notion de camaraderie devait réellement exister en coulisses. Et je suis assez fier de constater que *Vermine* a créé un groupe d'amis qui continuent de se fréquenter, défendent le film avec enthousiasme. Chacun a eu à cœur de faire le meilleur film possible et était ultra investi, y compris

physiquement. Dans le plan-séquence des escaliers, on a tous monté en courant quatre étages, prise après prise. Il y en a eu dix-sept ! Je portais la caméra pour être avec les acteurs et cet esprit d'équipe était valable pour tout le plateau, où j'ai été particulièrement bien entouré.

Des plans qui se resserrent, des jeux de miroirs, un montage nerveux... Du point de vue formel, quelle était votre ambition pour ce premier long-métrage ?

Une grande envie de cinéma, qui découle de quinze années où s'est forgée ma griffe

esthétique. J'ai toujours cherché un style agressif, qui privilégie l'énergie... sans éluder l'importance du détail jusqu'à la couleur d'une chaussette. En cela, je respecte l'héritage d'un cinéma soviétique qui prenait le spectateur par les cheveux et lui plongeait la tête dans l'écran ! Ni la caméra, ni le son, ni le fameux montage vertical ne lui laissent le choix.

Côté référence, on peut donc compter sur Eisenstein !

En effet, il a posé les bases de nombreuses structures filmiques qui me passionnent. Notamment celles de Darren Aronofsky, avec *Pi* et *Requiem for a Dream* – pour moi,



il y a eu un avant et un après ces deux films. Mais si je dois parler d'un maître à penser, c'est Ridley Scott. C'est lui qui m'a fait comprendre ce qu'était la mise en scène, et *Gladiator* m'a donné envie de faire du cinéma.

Et, entre organique, synthétique et hip hop, la musique, comme chez ceux qui vous ont influencé, est cruciale !

Complètement. Elle s'inscrit dans le concept du montage vertical. L'idée est de faire vibrer tous les sens. Depuis plus de dix ans, je collabore avec le même ingénieur du son, et nous sommes très méthodiques sur le moindre grincement de porte. Concernant la musique, nous avons travaillé plusieurs mois avec Douglas Cavanna et Xavier Caux uniquement sur la direction artistique, sans rentrer dans la composition. On a dressé un cahier des charges qui devait être respecté sur tout le film. Interdiction totale d'utiliser les percussions par exemple, car la menace que représente les araignées est invisible. Elle est discrète et légère. Mais leur nombre crée la dissonance, et les violons se désaccordent, se déconstruisent. A cela s'ajoutent les sonorités graves et rouillées qui amènent le côté urbain du film.

Et ces araignées, de toutes corpulences et qui ne cessent de se multiplier, comment leur donner vie ?

En partant d'une véritable araignée, la heteropoda maxima ! Je voulais m'affranchir des mygales et des tarentules qu'on a trop vues sur grand écran. Me rapprocher de celles que l'on croise dans nos appartements et maisons. Nous avons ensuite travaillé avec MacGuff sur des modèles 3D afin de les agrandir à notre guise, puis de réfléchir aux différentes manières de les intégrer dans le film. À ma demande, la team MacGuff a étudié les subtilités de déplacements des araignées, les micros mouvements de pattes, leurs imprécisions, le côté aléatoire, imprévu de l'animal... Un travail de dingue mais ce sont toutes ces petites choses qui allaient aider au rendu réaliste. J'ai aussi eu la chance de travailler avec Atelier 69 qui sont les boss des SFX. Ils nous ont conçu une véritable armée d'araignées en dur. Grâce à elles, j'ai pu composer mon cadre, ma lumière, et surtout plonger mes acteurs dans de véritables décors peuplés de petites bêtes. Certaines sont présentes à l'image mais impossible de dire lesquelles tellement elles se fondent parfaitement dans le décor.

Vous avez travaillé avec des véritables araignées...

Tout à fait, et cela a été beaucoup plus facile que ce que je pensais, notamment grâce à la Ferme Tropicale qui connaît parfaitement ces petites créatures. Elles sont très fragiles et se fatiguent très vite. Elles ne peuvent, par exemple, courir qu'une dizaine de secondes

avant d'être complètement HS. C'était donc du one shot et ensuite « au dodo » pour nos actrices. Elles ont été très généreuses ! Tout le monde a adoré travailler en toute sécurité avec elles, on a même pu libérer plusieurs personnes de leur arachnophobie.

En sous-texte, *Vermine* questionne la symbolique des confinements que nous avons tous vécus avec effarement, il y a trois années de cela...

C'était l'un des terrains narratifs du scénario. Voir un policier masqué annoncer qu'il faut se mettre en quarantaine sans donner plus d'explications, bien sûr, cela convoque immédiatement la pandémie. Alors qu'avant 2020, face à cette situation, le public aurait pensé à n'importe quoi d'autre, mais pas forcément à un virus... Ce qui n'est, finalement, pas le cas ici. Néanmoins, plus on interpelle le vécu du spectateur, mieux c'est.

Cependant, l'humour n'est pas absent du film. La scène où Lila rencontre sa première araignée dans la salle de bains prête à rire...

Au final, *Vermine* se veut être un film grand public, s'émanciper du carcan du film d'horreur. Entre le mythique *Arachnophobia* et les séries B, sans oublier l'ombre planante de natural horror movies légendaires tel *Les Dents de la Mer*, il fallait s'émanciper du passé afin de dépeussier le film d'araignées. Donc en montrant une image positive de la banlieue, en éludant pas le comique de certaines répliques. Quand on voit une jeune femme confrontée à une énorme araignée dans sa serviette, puis son petit copain qui débarque en essayant de faire le bonhomme, sans succès... impossible de ne pas passer par le rire lorsqu'il s'agit d'un cadre domestique ! En cela, j'assume mon amour pour le cinéma coréen, le plus intéressant de notre époque. Un chef-d'œuvre comme *Parasite* fait passer du rire aux larmes, maintient le suspense, effraie aussi. *Vermine* souhaite humblement, à l'instar du film de Bong Joon-ho, que le public ressente une très large palette d'émotions.

Pour conclure, parlons d'un des grands messages du film : l'animal, quand bien même il s'agisse d'une araignée terrifiante, n'est pas (forcément) notre ennemi...

La protection animale est au centre de toute ma vie. Et donc de mon cinéma. Les animaux étaient mieux traités que les acteurs sur le tournage ! La vente et la revente des araignées, ce n'est pas fictionnel ; on en trouve à 20 euros sur Internet. Dès le générique, le film dénonce en sous-marin le trafic et la condition des animaux enfermés dans des cages ou des boîtes. Car nous sommes tous des êtres vivants méritant d'évoluer librement.

LISTE ARTISTIQUE

Kaleb.....Théo CHRISTINE
Lila.....Sofia LESAFFRE
Mathys..... Jérôme NIEL
Manon..... Lisa NYARKO
Jordy..... Finnegan OLDFIELD
Claudia..... Marie-Philomène NGA
Toumani..... Ike ZACSONGO-JOSEPH

Gilles..... Emmanuel BONAMI
Benzaoui..... Abdallah MOUNDY
Moussa..... Mahamadou SANGARÉ
Madame Zhao..... Xing Xing CHENG
Le Lieutenant..... Malik AMRAOUI



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Sébastien VANIČEK
Idée originale	Sébastien VANIČEK
Scénario	Sébastien VANICEK, Florent BERNARD
Production.....	Harry TORDJMAN
Image.....	Alexandre JAMIN
Son.....	César MAMOUDY, Samy BARDET
Mixage.....	Vincent COSSON
Musique originale	Douglas CAVANNA, Xavier CAUX
Mise en scène.....	Robin PLESSY, Amonlath PHOLYOTHA
Casting.....	Constance DEMONTOY
Scripte.....	Mayliss DESAINT-ACHEUL
Montage	Nassim GORDJI-TEHRANI, Thomas FERNANDEZ
Décors.....	Arnaud BOUNIORT
Costumes.....	Marie-Lola TERVER, Marlène HERVÉ
Maquillage	Stéphanie GUILLON, Lucky NGUYEN
Coiffure.....	Nicolas CUEFF
SFX.....	Pascal LARUE, Sarah PARISET, Pierre PARRY
VFX.....	Thierry ONILLON, Léo EWALD
Direction de production.....	Samuel AMAR
Direction de post-production.....	Chloé BIANCHI

LISTE TECHNIQUE

Une production.....	MY BOX FILMS
En coproduction avec	TANDEM
Avec la participation de.....	NETFLIX
Avec la participation de.....	FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec le soutien du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
.....	
Avec le soutien de	IMPACT FILM
En association avec	CINECAP 6
.....	CINEAXE 5
.....	COFIMAGE 34
.....	SG IMAGE 2022
.....	INDÉFILMS 12
Distribution France	TANDEM
Ventes Internationales	CHARADES
.....	WTFILMS



TANDEM™